

CHAPITRE 5 :

NI OBJET CAUSE DU DESIR, NI DIVISION DE LA FEMME ! :

En Amérique, dans la plupart des ouvrages récents sur la ménopause, nous retrouvons la même protestation contre l'idée avancée par Freud, puis Helene Deutsch¹ d'une reprise du complexe de castration à ce moment de la vie d'une femme. Il faut savoir cependant que *castration* est entendue là bas comme l'humiliation narcissique produite par la confrontation entre le clitoris et le pénis, puisque c'est cela qu'elles croient être le manque phallique. Ces mêmes auteurs conviennent, néanmoins, qu'un bouleversement important s'opère alors tant du côté de la maternité que du côté de la perte de l'image corporelle. Mais elles seraient sûrement très surprises si nous leur disions que, c'est de cela dont il s'agit dans la question phallique pour une femme. Nous ne pouvons le dire que dans l'après-coup de l'apport lacanien qui a permis de décoller la question phallique d'un biologisme que les femmes écrivains américaines auraient raison de dénoncer.

Nous pouvons aller plus loin. Face aux psychanalystes post-freudiens qui soutiennent que la maturation sexuelle consiste à passer d'un objet partiel à un objet total, Lacan commente, non sans humour : « *en accédant à la place de désir, l'autre ne devient pas du tout l'objet total, mais le problème est, au contraire, qu'il devient totalement objet, en tant qu'instrument du désir* »². Les féministes américaines, sans avoir jamais entendu parler de Lacan, ne cessent de lui donner raison. Leur combat essentiel consiste à dénoncer cette place d'objet assigné à la femme. Elles croient voir là les effets d'une idéologie machiste, alors qu'il s'agit plutôt, me semble-t-il, de la structure même du désir³. Notre clinique psychanalytique quotidienne n'a pas attendu le discours féministe pour savoir combien cette place peut être, pour certains sujets féminins, tout à fait intolérable.

La possibilité d'une division du sujet féminin, qui se réfugierait dans la mascarade pour tenir par derrière une place phallique, est assurément une solution élégante, permettant à une femme d'accéder à la *féminité*⁴, sans sentir que son être de sujet se réduit à un objet. Les féministes anglo-saxonnes font souvent allusion à cette division chez une femme. Que ce soit un auteur aussi important que Germaine Greer ou bien le collectif des femmes de Boston, toutes affirment que la ménopause est une chance pour les femmes, puisqu'elle leur permet - enfin ! - de retrouver leur unité. Elles ne veulent plus tenir une place d'objet de désir pour quiconque - et surtout pas pour un partenaire masculin - et veulent se consacrer, enfin, à leur être profond. Finie la mascarade ! Fini le jeu de la séduction ! Dans cette revendication de leur unité retrouvée, elles reconnaissent que cette division est propre aux femmes, même si elles ignorent tout de Lacan. Beaucoup de femmes souffrent à la ménopause parce qu'elles n'ont pas envie de se réduire à n'être que des *êtres humains*. Si elles ne peuvent plus être mères, elle veulent rester femmes ; c'est là tout le problème.

GREER : UNE FEMINISTE FACE A LA MENOPAUSE

C'est Germaine Greer⁵ qui fonde, en 1991, le champ des études féministes sur la crise du milieu de la vie, avec son livre *The change*⁶. Ce livre, longtemps *best seller* aux USA, est, au

premier abord, déroutant car l'auteur y oscille entre deux registres très différents. D'un côté, des réflexions tout à fait pertinentes, issues de ses recherches sur des personnages féminins d'âge mûr pris dans la littérature et l'histoire, ce qui n'avait jamais été fait auparavant. De l'autre, c'est un livre qui milite ouvertement contre le THS et la médicalisation de la ménopause. De ce point de vue, l'auteur n'échappe ni aux simplifications ni aux caricatures propres à toute rhétorique pamphlétaire. Si, par contre, en tant que psychanalyste, nous prenons ses positions contradictoires comme un symptôme induit par le problème même qui y est traité, ces oscillations s'avèrent alors riches d'enseignements.

Greer se plaint de l'invisibilité des femmes mûres dans la culture littéraire anglaise : « *Chez les romanciers, hommes ou femmes, les femmes matures sont virtuellement invisibles (...) toutes les héroïnes sont jeunes. Si même les femmes ne s'intéressent pas aux femmes matures et si même les femmes matures ne s'intéressent pas aux femmes matures, le problème est grave*⁷. J'avais déjà constaté cette invisibilité à propos de la femme ménopausée dans les écrits psychanalytiques. Elle remarque aussi que la femme sexy d'âge mûr, malgré son pouvoir d'achat, ne fait guère briller les yeux du publicitaire. Le publicitaire sait, en effet, que, pour vendre, il doit utiliser une femme plus jeune à laquelle l'ainée sera contente de s'identifier. Cet état de fait m'a été souvent rapporté par des journalistes de magazines féminins tels que Marie Claire, contraints de se battre pour faire passer quoi que ce soit concernant des femmes matures. A la rédaction de ces magazines, la situation y est plus caricaturale⁸ encore.

Si Greer admet que l'on peut soigner les symptômes physiques du climatère, elle ajoute aussitôt : « *être une femme de 50 ans présente des aspects dont on ne peut pas guérir et qu'il faut supporter*⁹. Elle se révèle, en fait, extrêmement pessimiste quant à la gravité des pertes à la ménopause : « *Après 50 ans, il y a peu de veuves, de divorcées ou de célibataires endurcies qui trouvent à se marier, tandis que les mecs du même âge, quand ils ne sont pas homosexuels - et même parfois quand ils le sont - sont considérés comme étant tout à fait désirables ; on les invite à table et au lit. Tandis qu'une femme, qui a passé des années de sa vie d'adulte à élever ses enfants, se retrouve alors non seulement avec le « nid vide » mais aussi avec le lit vide.* »¹⁰ Son souhait est de protéger les femmes du malheur d'attendre ce qui ne viendra plus.

Elle s'insurge contre cette affirmation répandue aujourd'hui - sous prétexte d'égalité des droits : les femmes matures doivent avoir une vie sexuelle. Concrètement, cela suppose qu'elles aient un partenaire de vie, qu'elles aient été capable de garder leur mari, sans lui permettre ni de mourir ni de partir avec une autre : « *Ce ne sont là que des ordres absurdes, et déjà parce qu'ils échappent au contrôle de la femme. Les maris continuent à mourir de façon tout à fait inopportune. D'autres, qui ont obtenu du bien-être économique et du pouvoir, commencent à désirer des stimulations sexuelles plus efficaces que ce qu'offre leur épouse. Une femme plus jeune, au moteur plus puissant est une meilleure indication de statut que son épouse*¹¹ (...) *Beaucoup de femmes mûres ont été obligées d'accepter un divorce non voulu. D'autres, l'ont demandé elles-mêmes.* »¹²

Elle va se battre contre cette idée et dénoncer une littérature abondante qui discute de l'activité sexuelle des femmes à cet âge « *sans se demander si la lectrice a ou n'a pas la perspective de pratiquer ce type d'activité ; sans rassurer celle qui est sexuellement inactive, en lui disant qu'elle ne pâtira pas de ne pas avoir exercé, régulièrement, et à plein régime, ses organes génitaux* ». Ces auteurs, s'insurge-t-elle, présentent la rencontre sexuelle comme un devoir qui va de l'autel à la tombe. Or, considérer la ménopause comme un déficit hormonal, prôner de nouvelles formes de vie, mettre en avant la jeunesse, la santé et une sexualité active - en résumé, une nouvelle conception du vieillissement corporel - tout cela ne fait le bonheur que des multinationales pharmaceutiques qui vont pouvoir, pendant des décennies, vendre leurs produits à des milliers de femmes.

L'auteur observe que la ménopause n'est devenue un sujet grand public qu'une fois posée en objet médical, ce qui est vrai. Mais elle stigmatise les recherches médicales qui lui sont consacrées comme étant inféodées aux grands monopoles pharmaceutiques. L'*International Menopause Society*, fondée en France en 1976, ainsi que la revue *Maturitas* n'en

seraient que des émanations, puisqu'elles traitent essentiellement des recherches sur les traitements hormonaux. Autrement dit, leur fonction serait de répandre sur toute la planète l'Évangile du THS¹³.

Voici le versant réducteur et pamphlétaire qui fait problème dans cet ouvrage, car on peut aisément lui objecter que, s'il en est ainsi, nous devrions toutes écrire avec des stylos, sur nos feuilles de papier, pour ne pas enrichir les multinationales de l'informatique, à condition toutefois que ce papier ne provienne pas d'autres multinationales, voire des mêmes. Mais, à une écoute analytique, ce côté réducteur ne manque pas d'être passionnant, si nous l'entendons comme symptôme.

Dénoncer la soumission des femmes au désir masculin

Chez Germaine Greer, le côté anti-mondialisation cède vite la place à ce qui est le cœur même du débat dans cet ouvrage : le rapport homme-femme. Dans sa lutte contre les laboratoires en général et le corps médical en particulier, ce sont les hommes qui, en arrière plan, sont visés. Elle donne à entendre son hostilité contre tout ce qui pourrait évoquer – de près ou de loin – une quelconque soumission des femmes à leur désir. Selon elle, les femmes qui refuseraient de se soumettre au THS - c'est à dire de tout faire pour se garder belles et désirables - seraient conspuées, traitées de vieille peau, de vieille fille, de sorcière, de castratrice, etc., pour avoir refusé de reconnaître le pouvoir du pénis¹⁴. Nous retrouvons ici l'amalgame, classique chez certaines féministes américaines, entre phallus et pénis.

Pour Greer : « *La campagne pour éliminer la ménopause a été commencée et est conduite par des hommes et - même si étant devenue une grosse affaire, elle donne lieu à une explosion publicitaire - ce qu'elle prône, c'est une vision masculine.* » D'autres féministes anglo-saxonnes expliquent leur lutte contre le pouvoir des laboratoires par le fait que les hommes en général, et le corps médical en particulier, s'emploient à assujettir les femmes à une certaine image de la féminité. Ce qui est refusé, c'est le rôle d'objet cause du désir pour l'autre sexe, jeu propre à la féminité. Greer prend appui sur Karen Horney pour dénoncer les hommes qui ne définissent l'expérience féminine qu'en fonction des désirs et des préjugés masculins. Elle ne fait d'ailleurs pas plus confiance aux rares femmes qui choisissent de travailler dans ce champ : « *Un facteur additionnel très important dans la situation, c'est que les femmes se sont adaptées aux désirs des hommes, dit-elle citant K. Horney, et je ne crois pas que cette adaptation soit leur véritable nature. C'est à dire qu'elles se voient, ou se voyaient, comme le voulaient leurs hommes ; inconsciemment, elles se laissaient suggestionner par la pensée masculine* »¹⁵.

En tant qu'analyste, je ne peux que souscrire à ce paragraphe qui traduit parfaitement la dimension aliénante du désir, en tant que désir du désir de l'Autre, ainsi que de la place d'Autre qu'un homme peut venir occuper pour une femme amoureuse. Qu'elle puisse, dès lors, se prêter à ce jeu du paraître, n'empêche pas, en effet, un sujet femme d'être autrement. Je pense que cette division - entre ce à quoi elle se prête pour se faire objet du désir d'un homme et ce qu'elle est – constitue proprement son identité féminine.

Dénier ce à quoi il faudrait renoncer

Derrière l'hostilité affichée de Germaine Greer contre tout pouvoir masculin, on voit poindre, entre les lignes, la notion d'une perte inéluctable dont les femmes ont à se prémunir. Il leur faut enfin prendre le contrôle de leur vie ; elles en auront d'autant plus le loisir qu'il y a de fortes chances pour qu'on les laisse tomber. « *Ne pas être désirée, c'est aussi être libre* », écrit l'auteur, dès son introduction.

Le fil rouge du livre consiste à inviter les femmes à renoncer ou - moins douloureux peut-être- à dénier leur désir pour l'autre sexe. « *Des nombreux livres sont publiés pour expliquer aux femmes d'âge moyen qu'elles peuvent continuer comme avant à être une amante attirante, une épouse responsable, une employée efficace. Ces livres ne considèrent jamais qu'une femme pourrait être fatiguée de toutes ces choses* ». Il n'y a donc pas de pertes à la ménopause, puisque les femmes en ont assez de séduire. Le climatère, serait un moment d'intense remise en question, de changement spirituel

et physique dont il serait trop dommage de ne pas profiter pour se libérer enfin de la contrainte de séduire. Tout au long des exemples qui émaillent ce livre, court cette idée qu'un renoncement préalable - le mot est de moi - protège la femme du malheur qui adviendrait de ne plus être désirée. Si ce qui risque de ne plus m'être donné ne m'intéresse pas, il n'y a aucune perte.

L'aspect antalgique du combat de Greer se manifeste à maintes reprises: à se plier ainsi au désir masculin, à penser que son rôle est de séduire, stimuler, gratifier un homme, une femme risque d'autant plus de souffrir de sa ménopause. Pour s'en protéger, elle doit montrer qu'elle peut très bien se passer des hommes. Si elle arrive à dépasser la ménopause, il n'y a pas de raison qu'elle n'arrive pas à s'en passer, de l'homme¹⁶.

Greer rappelle que l'essentiel de ce qui se dit sur la sexualité à la cinquantaine présuppose un mari ou un conjoint présent. Or, déjà en 1990, il y avait en Grande Bretagne plus de 750 000 femmes au-dessus de cinquante ans qui ne s'étaient jamais mariées, 400 000 qui avaient divorcé et plus de trois millions qui étaient veuves. Autrement dit, plus de la moitié de la population féminine au-dessus de 50 ans était sans partenaire¹⁷.

Ce sont là des données irréfutables. Nous avons vu dans les études démographiques, qu'à cet âge, il est beaucoup plus difficile pour une femme que pour un homme de trouver un partenaire sexuel, ne serait-ce que de passage. Ces données n'ont fait que s'aggraver ces dernières années, où des femmes bien plus jeunes, dès la trentaine, connaissent la même situation. Mais ce sont là des chiffres bruts, que Greer prend pour un réel. Elle ne cherche pas la part imaginaire qu'une femme y prendrait ni quel symbolique il y aurait à enfreindre pour qu'une femme puisse y échapper, travail que je vais essayer de faire dans ce livre.

Cette situation douloureuse va la mener à nier l'importance de la sexualité féminine à cet âge. Elle va donc montrer, études à l'appui, que l'idée d'une augmentation des pulsions sexuelles chez les femmes, à la ménopause, comme à l'adolescence, ne tient pas la route. Il s'agirait d'un préjugé qui remonterait aux annales du temps. L'idée d'un printemps tardif, dans lequel les femmes, débarrassées de leurs scrupules, se laisseraient enfin aller à leurs passions, lui semble dater du siècle dernier.

Germaine Greer va s'appuyer sur une recherche menée par Tore Hallström¹⁸, du département de Psychiatrie de l'Université de Göteborg. Amorcée en 1968, elle a duré 10 ans. Tore voulait étudier les effets du climatère sur la santé mentale et le comportement sexuel. 800 femmes ayant un partenaire ont été interrogées, leurs réponses furent les suivantes : 16% avaient connu une augmentation de l'intérêt sexuel à 38 ans, 12% à 46, 4% à 50 et 2% à 54 ans. Les chiffres étaient plus élevés quand il s'agissait de la capacité à ressentir un orgasme : 21% l'avaient découvert à 38 ans, 18% à 46 ans, 13% à 50 ans et 6% à 54 ans.

L'idée d'une augmentation du désir sexuel à ce moment de la vie, n'était donc qu'anecdotique, conclut Germaine Greer. Ce n'est pas le sentiment que ces mêmes chiffres m'inspirent. Il ne me semble pas anodin qu'un tel pourcentage de femmes se mette, au fur et à mesure des années de maturité, à découvrir leur désir et leur jouissance. Germaine Greer, qui sent bien aussi qu'il faut en dire quelque chose, propose deux hypothèses. Tout d'abord, à la ménopause, les femmes qui ont naturellement un plus haut niveau de testostérone, y sont plus sensibles et donc plus excitables sexuellement. D'autre part, les femmes d'âge mûr, qui ont dû renoncer à leur narcissisme de jeunesse, sont peut-être plus directes dans leurs avances sexuelles et dans leurs demandes. Elle note, que personne, quel que soit l'âge, n'est capable d'intérioriser la donnée objective de son âge, pas plus que de mettre en adéquation son désir sexuel avec des sujets de l'âge qui conviendrait.

Si les hommes acquièrent du prestige phallique avec l'âge, ce qui les rend encore plus attirants, Greer souligne que cela ne se joue pas de la même façon pour les femmes. Ces notations judicieuses posées, Greer est à nouveau reprise par son discours féministe. Elle ne peut s'expliquer la valeur phallique du pouvoir et de la richesse que par l'intérêt que des

femmes, contraintes à vivre en parasites, peuvent y trouver. Elle-même se montre esclave du modèle jeuniste, puisqu'elle affirme que les femmes financièrement indépendantes n'ont qu'à se choisir, elles aussi, des hommes plus jeunes et donc plus beaux.

Une partie de son livre est consacrée à la valeur sublimatoire de l'écriture face aux souffrances de la vie. Mais, là encore, cette solution lui semble réservée à une minorité. Pour la plupart des femmes, il s'agit d'atteindre sérénité et pouvoir en acceptant de laisser la sexualité de côté, ce que j'appelle *renoncer*. Une femme qui a perdu son mari, soit parce qu'il est mort, soit parce qu'elle a divorcé, ne peut pas le remplacer. Il est alors « *très important qu'elle ne se laisse pas convaincre que, sans la flamme physique du sexe, elle deviendra une vieille frustrée, amère, cruelle, aride et envieuse. Avoir moins d'activité sexuelle, si on y était habitué, peut ne pas être facile, mais c'est jouable.* Greer énonce ainsi sa règle : *Si l'on réussit à survivre sans, on découvre alors que, mois après mois, la vie devient plus facile.* »¹⁹ Elle terminera son ouvrage en reconnaissant que, de tous les défis que les femmes ont eus à affronter pendant leur vie, « *celui-ci représente un des plus durs* »²⁰.

Germaine Greer n'est pas la seule à écrire qu'il s'agit là d'une dure épreuve. Simone de Beauvoir, dans ses romans autobiographiques, l'a fait de façon magistrale.

¹ Prenons comme exemple le livre de Colette Dowling : *Red Hot mamas : coming into our own at 50*, Harper Collins Publishers, London, Berkeley, 1996, p. 88.

² Lacan J.: *Le séminaire livre V: Les formations de l'inconscient* (1957-1958), le Seuil, Paris, 1998, p. 375 et suiv.
*(revoir, quand même la référence).

³ Cette opposition, entre ma conception et celle qui, aujourd'hui, est politiquement correcte dans les pays anglo-saxons suppose un débat plus large dans le champs des sciences sociales entre une vision purement culturaliste – où tout se résume à une affaire d'évènements historiques et de prises de pouvoir – et une conception du sujet humain et des rapports qu'il tisse à l'autre déterminés par certains invariants.

⁴ Cette partie de mon exposé reprend ce que j'ai écrit dans un article sur l'hystérie. Voir Laznik M. C. : : « Petite histoire des idées de Lacan sur l'hystérie », in *Hystérie, Monographies de Psychanalyse*, PUF, Paris, 2000, p. 53-80.

⁵ Australienne, enseignant à l'université de Cambridge en Angleterre, elle est une des figures emblématiques du mouvement de libération des femmes des années 70.

⁶ Greer G. : *The change ; La seconda metà della vita : come cambiano le donne negli anni della maturità*, traduit en italien par R. Bernascone et T. Galasso, Arnoldo Mondadori Editore, Milan, 1992, 435 pages.

⁷ Greer G. : Op, cit. p. 20-21.

⁸ De ce point de vue, un pays comme le Brésil – est-ce parce que la pyramides des âges est pourtant inversée – a fait exception : pendant plusieurs années, un mensuel pour femmes mûres y a été publié. La seule concession qui a dû être faite, a touché son sous-titre. Au départ, le magazine s'appelait : *Barbara*⁸, *La vie commence à 50 ans*. Ensuite, c'est à 40 qu'elle commençait. Le magazine a finit par fermer, mais après un nombre important de numéros.

⁹ Ibidem, p. 8

¹⁰ Ibidem, p. 307

¹¹ La métaphore employée indique bien que le corps d'une femme n'est pas sans être un phallus qui, à l'occasion, peut s'exhiber.

¹² Idem, p.315-316.

¹³ Greer G. : Op, cit. p. 14

¹⁴ Greer G. idem, p. 5

¹⁵ Horney K. : (1967) *Feminine psychology*, a c. e int. H. Kelman. London, Routhledge & Kegan Paul. Cité par Greer.

¹⁶ Greer G. : Op. cit., p. 19.

¹⁷ Idem, p. 291

¹⁸ Hallström T. : (1979), « Sexuality of women in middle age: the Göteborg study ». In *Fertility in Middle Age: Proceedings of the Eight IPPF Biomedical Workshop*, a c. de A. S. Parkes, M. A. Herbertson et J. Cole. Journal of Biosocial Science, Suppl. 6, London, Galton Foundation.

¹⁹ Ibidem, p. 316.

²⁰ Ibidem, p. 403.